



La Découverte

# Peut-on encore éviter l'effondrement ?

Luc Semal

DANS **HORS COLLECTION SCIENCES HUMAINES** 2023, PAGES 157 À 163  
ÉDITIONS **LA DÉCOUVERTE**

ISBN 9782348076886

DOI 10.3917/dec.bours.2023.01.0157

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/ecologies--9782348076886-page-157.htm>



**CAIRN.INFO**  
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour La Découverte.**

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

# PEUT-ON ENCORE ÉVITER L'EFFONDREMENT ?

par **LUC SEMAL** (politiste, Cesco,  
Muséum national d'histoire naturelle)

« Les collapsologues se trompent, à mon sens,  
d'échelle de temps. L'effondrement n'est pas imminent.  
Je nous vois plutôt griller à petit feu. »  
Jean Jouzel, *Le Monde*, 2 juin 2019.

**D**epuis quelques années, la question est devenue récurrente dans les discussions touchant à la crise écologique : « Peut-on encore éviter l'effondrement ? » Elle peut sembler légitime, quand on voit combien la situation écologique devient inextricable. Mais, on l'oublie parfois, elle est aussi ancienne que l'écologie politique et certains se la posaient *déjà* il y a une cinquantaine d'années. Frustrante, piègeuse, elle semble appeler des réponses pleinement fatalistes ou rassuristes, là où la réalité est plus complexe... Sans pour autant être plus rassurante. Bref, c'est une question qu'il est nécessaire de déconstruire et de reformuler pour éviter cette fausse binarité dans laquelle s'enlise facilement le raisonnement. Prenons du recul par rapport à ce mot, avant d'examiner le processus qu'il sert maladroitement à désigner.

## UN MOT RÉSUMANT LE SCÉNARIO DU PIRE

Le mot « effondrement » est employé dès les débuts des alertes sur le péril écologique, au tournant des années 1960-1970. Cette période est fondatrice pour l'écologie politique, des auteurs nombreux et variés alertent sur un ensemble de dynamiques qui ne peuvent que mener à un désastre global susceptible de menacer la survie de l'humanité : l'explosion démographique, l'empoisonnement des milieux, la destruction de la nature, l'épuisement des ressources fossiles, etc.

Si rien n'est fait, ces dynamiques se poursuivront jusqu'à... Jusqu'à quoi ? Le vocabulaire n'est pas encore stabilisé : on parle parfois de désastre(s), de catastrophe(s), de ruine ou de débâcle de l'humanité... et parfois d'effondrement. Paul Ehrlich, par exemple, écrit en 1971 que la croissance démographique galopante risque de mener à des famines massives, à des guerres, à « une crise de l'environnement qui se prolongera jusqu'à l'effondrement final<sup>1</sup> ».

En 1972, le célèbre « rapport Meadows », ou Rapport au Club de Rome sur les limites à la croissance, marque les esprits. Ce *best-seller* international alerte sur le fait que la croissance exponentielle ne peut pas durer éternellement dans un monde fini. La croissance dont s'inquiètent les auteurs n'est pas celle du produit intérieur brut (PIB) : c'est la croissance dans un sens très concret, très matériel, celle qui intègre la croissance démographique, la croissance de la production agricole et industrielle, la croissance de la consommation des ressources et la croissance des pollutions... Tout cela, avertissent-ils, nous conduit droit dans le mur : « L'avenir de notre monde sera-t-il caractérisé par une croissance exponentielle suivie d'un effondrement brutal ? Si nous nous contentons de l'hypothèse selon laquelle rien ne sera changé à la politique actuelle, cela deviendra une certitude<sup>2</sup>. » Mais il est encore temps de bifurquer : « Le choix est donc clair : ou

**Alerter sur un éventuel « effondrement final » relève moins de la prospective rigoureuse que de l'emphase rhétorique : nous avons ici un mot qui, tout en étant vague, a le mérite d'encapsuler le scénario du pire, le désastre global vers lequel tend l'humanité par la faute des sociétés de croissance.**

bien ne se soucier que de ses intérêts à court terme, et poursuivre l'expansion exponentielle qui mène le système global jusqu'aux limites de la Terre et à l'effondrement final, ou bien définir l'objectif, s'engager à y parvenir et commencer, progressivement, rigoureusement, la transition vers l'état d'équilibre<sup>3</sup>. »

C'est quoi, au juste, cet « effondrement final » ? Bizarrement, les efforts de définition restent bien rares et parcellaires. Grâce aux explications disséminées ici et là, on comprend que cela inclut une baisse sensible de la population mondiale – autrement dit, une mortalité de masse – en conjonction avec une baisse sensible de la production, dans un monde saturé de pollutions, ravagé par la guerre (possiblement nucléaire) et par la famine, aux ressources épuisées, où la nature se meurt. Ce qui est à la fois très évocateur – le cinéma et la littérature regorgent de ce type d'arrière-plans – et très flou. Car en fait, dans ce contexte, alerter sur un éventuel « effondrement final » relève moins de la prospective rigoureuse que de l'emphase rhétorique : nous avons ici un mot qui, tout en étant vague, a le mérite d'encapsuler le scénario du pire, le désastre global vers lequel tend l'humanité par la faute des sociétés de

1. Paul R. Ehrlich, *La Bombe P*, J'ai lu, Paris, 1972 [1971], p. 76.

2. Donella Meadows *et al.*, « Rapport sur les limites à la croissance », in Collectif, *Halte à la croissance ?*, Fayard, Paris, 1972, p. 234.

3. *Ibid.*, p. 287.

croissance. À quoi bon préciser ? On sait que ce risque de désastre est réel, comme on pressent qu'il est vain de vouloir établir un scénario précis. Le mot effondrement devient alors l'un des épouvantails favoris des débuts de l'écologie politique, mais dans une logique d'appel au sursaut, sur le thème « voilà ce qui nous attend si nous ne faisons rien ».

D'ailleurs, contrairement à une idée reçue, cet appel au sursaut n'est pas nécessairement dépolitisé. Certains ont reproché au rapport Meadows, par exemple, d'aligner les poncifs sur une « humanité » prétendument indifférenciée, alors qu'il aurait aussi fallu désigner et dénoncer les responsables du désastre. C'est peu ou prou la position de René Dumont en 1973, quand il explique que l'approche technocratique du rapport doit être complétée par une analyse politique : l'agronome pointe la responsabilité du capitalisme et prône l'instauration tantôt d'un socialisme de semi-austérité, tantôt de sociétés de moindre inégalité et de survie. Après avoir développé ces thèses en 1973 dans *L'Utopie ou la mort*, Dumont est désigné en 1974 candidat du mouvement écologique pour l'élection présidentielle. À cette occasion, il brandit l'épouvantail de l'effondrement, qui à l'époque est quasiment un lieu commun des écologistes : « Si nous maintenons le taux d'expansion actuelle de la population et de la production industrielle jusqu'au siècle prochain, ce dernier ne se terminera pas sans l'effondrement total de notre civilisation<sup>4</sup>. »

Tiens... Voilà que survient une formule qui pose question : L'« effondrement total de notre civilisation ». Pourquoi « de notre civilisation » ? L'effondrement d'une population, ou démographique, on comprend facilement – les gens meurent. Effondrement de la production agricole, effondrement de la production industrielle, on comprend. Mais l'effondrement d'une civilisation, ou d'une société ? Est-ce tout cela à la fois ? Est-ce tout cela et autre chose en plus ? L'expression peut paraître anodine, mais elle ouvre en fait une boîte de Pandore.

## DES COMPARAISONS HISTORIQUES HASARDEUSES

En 2005, le biologiste états-unien Jared Diamond publie un ouvrage appelé à faire couler beaucoup d'encre, dont le titre original est *Collapse. How Societies Choose to Fail or Succeed*. Le pitch est simple : de nombreuses sociétés se sont effondrées au fil des siècles pour des raisons écologiques, mais d'autres ont su réagir à temps ; nous devons donc nous pencher sur l'histoire de ces échecs et de ces réussites pour

4. René Dumont et al., *La Campagne de René Dumont et du mouvement écologique. Naissance de l'écologie politique*, Jean-Jacques Pauvert, Paris, 1974, p. 7.

tenter d'enrayer l'effondrement qui nous menace aujourd'hui à l'échelle planétaire. En couverture, une statue de l'île de Pâques donne le ton. Dans le chapitre dédié à ce cas emblématique, Diamond explique que les Pascuans ont ravagé leur île en quelques siècles, engendrant des famines, des guerres et finalement un effondrement de la population et de la société pascuane. D'autres chapitres parlent des Mayas, des Vikings du Groenland, des Anasazis... À chaque fois, l'auteur montre comment, face à des problèmes environnementaux, des décisions malheureuses ont mené ces sociétés à s'« effondrer », l'effondrement étant « une réduction drastique de la population humaine et/ou de la complexité politique/économique/sociale, sur une zone étendue et une durée importante » – si bien qu'au fond, « le phénomène d'effondrement est donc une forme extrême de plusieurs types de déclin moindres »<sup>5</sup>.

L'exercice auquel se livre Diamond n'est pas entièrement nouveau. D'autres avant lui se sont livrés à ce type de comparaisons historiques, sans que cela fasse beaucoup de remous<sup>6</sup>. Mais les choses sont différentes avec ce pavé qui se présente comme une somme d'érudition ; il bénéficie d'une très large couverture médiatique et devient vite un *best-seller* ; surtout, il affiche l'ambition de construire une démarche scientifique rigoureuse de comparaison historique. Il ne s'agit donc pas d'utiliser le terme « effondrement » comme une métaphore un peu rapide du scénario du pire, mais bien de construire une démarche scientifique robuste autour d'un concept précis et stabilisé, que l'on suppose pertinent pour analyser tant des situations passées extrêmement variées que d'éventuelles situations futures teintées d'incertitude. Et c'est là que le bât blesse.

Car s'il est un franc succès en librairie, l'ouvrage de Diamond s'attire de vives critiques dans les milieux académiques – certaines injustes, d'autres nettement plus pertinentes. Sans refaire tout le match, on peut dire que l'auteur est accusé d'approximations factuelles plus ou moins graves par des spécialistes des différents cas qu'il mobilise. Plus problématique, sa thèse elle-même se trouve mise à mal : on l'accuse de voir des effondrements là où d'autres voient l'inventivité et la résilience des survivants. Ce à quoi Diamond répond que, bien sûr, il y a inventivité et résilience, mais il y a malgré tout un déclin démographique qu'il faut nommer – l'effondrement et la résilience étant alors les deux faces d'une même pièce. Enfin, la critique la plus franche est une remise en cause de la pertinence même de la démarche de comparaison historique. Car enfin, notre situation est-elle vraiment comparable à celles des Pascuans ?

Selon l'historien états-unien John McNeill, la situation écologique planétaire est aujourd'hui tellement inédite que cela fragilise considé-

5. Jared Diamond, *Effondrement. Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie*, Gallimard, Paris, 2006 [2005], p. 15.

6. Voir par exemple : Fairfield Osborn, *La Planète au pillage*, Actes Sud, Arles, 2008 [1948] ; Jean Dorst, *La Force du vivant*, Flammarion, Paris, 1979.

rablement toute prétention à la comparaison historique. Rappelons-le : il existe maintenant près de huit milliards d'êtres humains sur Terre, dont plusieurs milliards sont embarqués dans des sociétés massivement dépendantes d'énergies fossiles vouées à l'épuisement, dont la combustion contribue (en même temps que l'agriculture industrielle, la déforestation, etc.) à un réchauffement global fulgurant à l'échelle des temps géologiques et évolutifs, prochainement susceptible de s'auto-alimenter par des boucles de rétroaction positive (en cas de dégel du permafrost, par exemple). Ces énergies fossiles fournissent aussi les moyens nécessaires pour détruire les écosystèmes un peu partout sur la planète, au point d'entraîner un déclin vertigineux des populations animales et peut-être d'amorcer une sixième extinction de masse. Il y a « du nouveau sous le soleil » et si nous allons vers une forme de désastre planétaire à fort potentiel traumatique, appeler cela « effondrement » et le réinscrire dans une prétendue continuité historique au long cours n'est pas, d'après McNeill, le cadrage scientifique le plus pertinent<sup>7</sup>.

## LA COLLAPSOLOGIE, ET APRÈS ?

*Exit*, donc, les prétentions à la comparaison historique. Retour à une pensée faisant la part belle à l'inédit dans l'analyse de la situation présente. Au début du XXI<sup>e</sup> siècle, c'est le « développement durable » qui est au cœur des préoccupations institutionnelles – ou, du moins, des discours institutionnels. Toutefois, si on parle beaucoup, les résultats sont soit absents, soit trop partiels, soit en trompe l'œil... Bref, une inquiétude grandit d'abord dans les milieux de l'écologie politique dite radicale (par exemple dans le mouvement de la décroissance), puis dans des cercles de moins en moins confidentiels : et si nous n'y arrivions pas ? Et si, comme le craignaient les Meadows, nous étions en train d'échouer à bifurquer avant de heurter à pleine puissance le mur des limites à la croissance, le mur des limites écologiques ? Et si nous ne parvenions pas à enrayer le réchauffement climatique ? Et s'il était bientôt trop tard pour empêcher ce désastre global annoncé depuis cinq ou six décennies ? Voilà que l'on reparle de l'effondrement – qu'il convient d'éviter, bien sûr, toujours dans une logique d'appel au sursaut. Mais aussi de l'effondrement qui pourrait commencer à se matérialiser désormais, à devenir notre destin collectif, inévitable.

En 2015, Pablo Servigne et Raphaël Stevens cristallisent une part de cette inquiétude lancinante en inventant le néologisme de « collapsologie »,

7. John McNeill, *Du nouveau sous le soleil. Une histoire de l'environnement global au XX<sup>e</sup> siècle*, Champ Vallon, Seyssel, 2010.

entendu comme « un exercice transdisciplinaire d'étude de l'effondrement de notre civilisation industrielle, et de ce qui pourrait lui succéder, en s'appuyant sur les deux modes cognitifs que sont la raison et l'intuition, et sur des travaux scientifiques reconnus<sup>8</sup> ». L'accent mis en sous-titre de leur ouvrage sur les générations présentes, et non plus sur les générations futures, témoigne d'une forme de contraction temporelle qui travaille alors les cercles écologistes à ce moment-là : les désastres qui paraissaient cantonnés dans un avenir lointain commencent à se matérialiser, à l'image du réchauffement climatique. L'heure n'est plus à éviter l'effondrement – il est trop tard pour cela – mais à tenter de l'atténuer, de vivre avec cette perspective anxiogène : de vivre en « collapsonautes » naviguant à vue dans le désastre qui se déploie souvent lentement, parfois par accélérations brutales.

Comme après le livre de Jared Diamond, les critiques n'ont pas tardé à fuser – certaines très justes, d'autres moins. On a beaucoup reproché aux auteurs, par exemple, une nette tendance à la psychologisation des enjeux – par exemple parce qu'ils proposent de « faire le deuil » du monde qui s'effondre, là où il serait plus intéressant de pointer des responsabilités, de mettre en avant des luttes, de déconstruire l'idée que « nous » serions tous égaux face à la montée des périls. Et finalement, le cœur de la critique est peut-être dans le « tout » de « comment tout peut s'effondrer » : un défaut du mot effondrement, depuis au moins cinq décennies, est de véhiculer un imaginaire du désastre trop monolithique, net et sans bavure – comme si, soudain, tout s'effondrait, comme un château de cartes. D'où des spéculations sans fin sur le thème « comment reconstruire après l'effondrement ? ».

**Peut-être allons-nous vers un complexe d'effondrements partiels, de luttes, de conflits, de dérives autoritaires dignes des pires dystopies, de sursauts démocratiques... Le mot « effondrement » n'a pas le monopole du désastre.**

Mais y aura-t-il un après ? Dans le cas du réchauffement global, la trajectoire actuelle s'oriente plutôt vers une montée au long cours des températures, sur plusieurs décennies, voire plusieurs générations. Peut-être allons-nous vers un complexe d'effondrements partiels, de luttes, de conflits, de dérives autoritaires dignes des pires dystopies, de sursauts démocratiques... Le mot « effondrement » n'a pas le monopole du désastre.

Le fait est que, depuis cinquante ou soixante ans, pour de nombreuses raisons, les alertes écologistes n'ont pas suffisamment été entendues. La situation actuelle est plus inextricable encore qu'à l'époque des Meadows. Les sociétés industrielles n'ont pas bifurqué. Au contraire, elles ont poursuivi sur une trajectoire catastrophique, à potentiel apocalyptique, très graduelle à l'échelle d'une vie individuelle mais fulgurante à l'échelle des temps géologiques et évolutifs, pouvant connaître à tout moment des phases d'emballement ou d'effon-

8. Pablo Servigne et Raphaël Stevens, *Comment tout peut s'effondrer. Petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes*, Le Seuil, Paris, 2015, p. 253.

drement. La civilisation des énergies fossiles ne durera pas plus de quelques décennies, et il n'y en aura pas une deuxième sur cette planète. La vertigineuse **descente énergétique\*** qui s'annonce est grosse de désastres, avec un potentiel traumatique que l'on peine à imaginer, face auxquels les plus pauvres seront les premiers exposés. Est-il trop tard ? Oui et non : il est trop tard pour éviter certains problèmes. Mais il n'est pas trop tard pour tout. Il n'est pas trop tard pour œuvrer à un partage équitable des efforts de sobriété, qui s'imposeront d'une manière ou d'une autre. Il serait trop facile de prendre prétexte de la situation présente pour se défilier dans une pose pseudo-apocalyptique et prétendument éclairée.

## ET MAINTENANT ?

Le mot « effondrement » accompagne l'écologie politique depuis cinquante ou soixante ans. Il est très imparfait : il a le mérite d'être évocateur, mais le défaut de suggérer un désastre monolithique et brusque. Alors faut-il éviter de l'employer ? Si possible, oui, pour lui préférer des formulations plus ajustées, qui rendront mieux compte de la complexité des désastres amorcés. Mais ce que l'on appelle improprement effondrement, est-il trop tard pour l'éviter ? Sans doute en partie : il y a déjà une part d'irréversibilité dans la situation écologique et climatique actuelle et les horizons sont nettement plus sombres qu'aux débuts de l'écologie politique. Est-il encore temps d'agir ? L'une des devises de l'écologie est : « Le meilleur moment pour planter un arbre, c'était il y a dix ans. Le deuxième meilleur moment, c'est maintenant. »

### À LIRE

Bruno DAVID *et al.*, *Face aux limites, Manifeste du MNHN*, Éditions du MNHN et Éditions Reliefs, Paris, 2020.

René DUMONT, *L'Utopie ou la mort*, Le Seuil, Paris, 2020 [1973].

John McNEILL, *Du nouveau sous le soleil. Une histoire de l'environnement global au xx<sup>e</sup> siècle*, Points, Paris, 2013 [2000].

Dennis MEADOWS, Donella MEADOWS et Jorgen RANDERS, *Les Limites à la croissance (dans un monde fini)*, Rue de l'Échiquier, Paris, 2022 [1972].

LUC SEMAL, *Face à l'effondrement. Militer à l'ombre des catastrophes*, PUF, Paris, 2019.

**Descente énergétique** : réduction à venir de la consommation des énergies fossiles. Expression souvent

employée dans les mouvements écologistes comme celui des Villes en transition.